

## À la rencontre de... Sigmund Freud

par Jean-Jacques Tyszler

Oxus Editeur 2013 143p. 16 euros

Retour assez inédit sur un FREUD dont on croit connaître l'œuvre mais qu'il est ressourçant de l'entendre racontée au coin du feu par un ami avec une simplicité étonnante, loin de tout intellectualisme et surtout loin de toute polémique. L'ouvrage est pourtant une réponse aux attaques incessantes dont FREUD et son œuvre ont été l'objet, culminant en France avec la parution du pavé antifreudien de Michel ONFRAY « Le Crépuscule d'une idole » paru en 2010 lui-même inspiré par « *Le livre noir de la psychanalyse* » paru en 2005. De tout ce tapage, souvent malveillant et d'une grande mauvaise foi, il ne reste rien ou presque<sup>16</sup> dans l'ouvrage de J.-J. TISZLER, *psychiatre, psychanalyste, ancien Président de l'Association Lacanienne Internationale*<sup>17</sup>, mais une nécessité de replacer la découverte Freudienne dans l'intimité de chacun, celle de l'auteur au premier chef, avec cette question : comment nous débrouillons-nous avec notre histoire intime, forcément affective et sexuelle dès le premier âge, et comment cette histoire mienne rencontre-t-elle, illustre-t-elle, souffre-t-elle, de la grande histoire dans laquelle nous sommes plongés ?

Comme un ami de toujours, l'auteur nous racontera – avec l'accent de la sincérité mais sans pathos – le parcours qui fût le sien, juif émigré avec sa famille de sa Pologne natale, sa rencontre avec la psychanalyse après un adolescent parcours marxiste, son émotion lors de sa nomination à Ste Anne, sa pratique psychiatrique constante (avec la clinique des grands auteurs français et allemands) au sein des HP et aujourd'hui d'un CMPP, et en contre point ou plutôt en prolongement, sa pratique privé psychanalytique.

D'emblée se pose la question de savoir si la psychanalyse est une science ou bien si elle est l'émanation toute personnelle d'une

---

16. Seule la préface en témoigne : qui commence par « On cogne sur Freud on cogne de plus en plus fort... » et se termine par « j'ai choisi la colère plus que l'accablement ». Dans l'ouvrage par la suite aucune colère ni aucune allusion au *Livre noir*, ni au *Crépuscule* qui ne sont d'ailleurs jamais mentionnés, ni leurs auteurs.

17. Qui nous honore comme membre actif du Crehey.

psychologie particulière à Sigmund FREUD lui-même et à son origine juive. Ainsi, J-J.T. va s'interroger longuement dans les premiers chapitres et par la suite au chapitre sur « l'identité » sur les rapports de la psychanalyse avec la tradition juive. La phrase de FREUD : « Mes parents étaient juifs, moi-même je suis demeuré juif » ne cesse de l'interroger, comme ses enfants dont J-J.T. rapporte la question : « papa, au fond, pourquoi tu dis que tu est juif ? ». Son père, syndicaliste engagé, n'a-t-il pas rendu la carte de son parti lorsqu'il s'est vu amené à distribuer des tracs anti-sionistes ? Comme FREUD, la question de l'identité juive, refait surface au moment où il se sent menacé comme un socle, un trait auquel, en dernier recours, malgré une parfaite « intégration » (il refuse le mot « assimilation »), il se saurait renoncer.

Effectivement c'est une grande question pour la scientificité (entendue comme le droit à l'universalité) de la psychanalyse freudienne. Pour certains, cette nouvelle science est évidemment juive, et c'est comme ça que J-J.T. explique l'aversion des marxistes de son parcours étudiant qui jugeaient la psychanalyse comme une doctrine et une pratique « nombrilique pour les faibles ». Il note que les marxistes d'hier sont devenus les dirigeants d'aujourd'hui « jusque dans les cabinets ministériels » et que ce ne serait pas sans influence actuellement. Quant-au peuple, il est devenu ou est resté assez anti-communautariste, même si l'auteur nous dit qu'il est dans le plus grand embarras avec les termes de « communauté juive » ? Effectivement, pour aller dans son sens, les attentats du 11 janvier sont plus dits « de Charlie Hebdo » que de « l'épicerie Casher », c'est un fait regrettable, mais c'est un fait. Pour autant, nous ne pensons pas, pour notre part, que cela soit vraiment déterminant dans la critique acerbe dont la psychanalyse a fait l'objet ces dernières années.

J-J.TISZLER a raison alors d'invoquer, et c'est tout le sens de son ouvrage qui n'est pas du tout de vulgarisation mais de réflexion ouverte et « en marche », le côté « refermée sur ses propres concepts » de la psychanalyse. Concepts, soit dévoyés parce qu'incompris (parfois par les psychanalystes eux-mêmes, a-t-il l'honnêteté d'écrire), soit utilisés, là aussi par les psychanalystes eux-mêmes, à la façon « d'un couteau suisse », ose-t-il reconnaître. Ainsi du fameux « Nom-du-Père » de LACAN et de son pendant le « Phallus » utilisés à toutes les occasions... Mais aussi d'autres concepts qui ne font pas partie du discours commun. J'ai effectivement rencontré de très nombreuses

fois dans des reprises d'analyse qui avaient conduit à une impasse, ces interventions énigmatiques autant que sentencieuses surgissant du silence de l'analyste qui agissaient si ce n'est comme des « coups de poignard dans le dos de l'analysant », au minimum comme des renforcements d'une position masochiste et d'un surmoi ravageur, là où il eut mieux valu une parole conciliant l'analysant avec son *Ics*. Ces interventions n'étaient pas fausses en soi, mais par leur intellectualité dressaient un mur entre l'analysant et son *Ics*.

Sur ces questions de la mauvaise influence de la théorie sur la pratique, J-J.T. s'intéresse cependant plus à l'aspect trop central qui pendant longtemps a été donné à l'Œdipe qui aboutissait « à faire dire à l'analysant son amour pour sa mère et son vœu de tuer le père », « ce qui n'est quand même pas rien » ajoute-t-il. « Faire dire » n'est effectivement plus dans le champ psychanalytique, mais au mieux de la suggestion au pire de la tyrannie ! Alors l'Œdipe est-il un simple fantasme de l'ambitieux Sigismond qui n'aurait fait que généraliser sa fascination pour la beauté et la jeunesse de sa mère et son reproche de faiblesse pour son père, ou a-t-il réellement une portée plus universelle ? J-J.T. ne rentre pas dans ce débat, car il pense – comme Ey le pensait en 47 ou dans son *Etude psychiatrique N°6* – que c'est – ou c'est devenu – de « l'historiette » (EY). En tout cas, il n'aborde pas du tout la question œdipienne comme amour et vœux de mort mais comme « une limitation apportée à l'enfant dans le champ de sa jouissance ». Il s'en tiendra à cette formulation dans tout l'ouvrage où d'ailleurs, jamais il ne sera question du terme (ou de l'angoisse) de « castration ». Comme quoi, J-J.T. est fidèle à sa conviction : pas de mots savants, pas de concepts refermés sur eux mêmes, mais des mots de tous les jours. Ce pourquoi, il parlera de « rencontre » avec la psychanalyse comme lieu où l'on peut parler du sexuel. Ce fut son cas lorsque le sexuel investissait son rêve répétitif de « tirer méthodiquement les nattes » d'une belle adolescente de son lycée de banlieue à laquelle il n'avait jamais osé parler. Elle triomphait déjà sur les planches et s'appelait... Isabelle ADJANI. Seule la psychanalyse parlait de ces choses là au jeune adolescent qu'il était, d'où sa rencontre livresque (passionnée, on l'imagine) avec la psychanalyse puis son analyse personnelle assez précoce alors qu'il était tout juste jeune étudiant en médecine. Cette simplicité de ton est le propre du livre : pas de prestance mais pas d'effusion non plus ; de simples notations

qui permettent d'aller bien plus loin que tout raisonnement dans la compréhension, à partir des rêves, de la place du sexuel dans la vie psychique.

J-J.T. explorera ainsi un autre concept de la psychanalyse : « *le fantasme* » auquel il consacra tout un chapitre. Il souligne combien la psychiatrie et la psychologie actuelle ont abandonné ce terme et ses conséquences sur le mode d'action de la mémoire inconsciente pour rabattre les problématiques au traumatisme réel engendrant dès lors non de l'angoisse mais du stress. Une psychiatrie qui d'ailleurs se « neurologise » et perd sa psychopathologie, regrette l'auteur. Le fantasme a donc bien du mal à trouver sa place comme « fenêtre ouverte sur le monde » et comme rencontre érotisée avec l'autre. Mais ce n'est pas que cela : le fantasme de désir est le nœud structurant du rapport du sujet désirant à la Loi. Autrement dit chacun a une manière propre comme enfant d'entrer dans la sexualité. Il y a toujours un regard-une scène, une voix et des mots qui articulent une petite phrase insignifiante (à la manière de « *On bat un enfant* » de Freud) mais qui va perdurer la vie durant, fixant les conduites amoureuses, les amitiés et les choix de vie. J-J.T. apporte à cette occasion le délicieux exemple clinique d'une petite fille très décidée de 3 ans qui voulait parler à un docteur lors de la séparation de ses parents. Elle voulait lui dire, sans pathos ni sans drame, que maman avait rencontré un amoureux et qu'elle avait dit à papa « il faut que tu dégages ». Manifestement elle voulait dire ce mot. Ce « dégage » fixe la scène de séparation amoureuse mais par métonymie fixe aussi bien la scène amoureuse elle-même pour laquelle il faudra peut-être plus tard à la petite devenue grande « des gages » avant de « s'en-gager ». Ainsi va le fantasme au sens freudien, une suite de lettres qui perdurent dans l'Ics accrochées à une pulsion sexuelle et au corps. Dès lors la psychanalyse est bien cette archéologie ou « instance de la lettre » qui à l'insu du sujet fixe son destin. La retrouver sous les refoulements successifs est donner un peu de sens au Sujet qui peut savoir dans quoi il est pris, mais aussi, car ce qui précède est un brin idéaliste, sans avoir conscience de retrouver la petite phrase du

fantasme et sa lettre, la psychanalyse peut mobiliser suffisamment les mots et les lettres pour faire évoluer leurs effets vers d'autres contrées moins aliénantes.

Là dessus J-J.T. va poser des questions beaucoup plus embarrassantes à la psychanalyse. Comment ne plus rabattre la vie psychique et sexuelle de La femme sur le modèle masculin, comme Freud n'a cessé de le faire, avec le fantasme, la satisfaction dans la vie sexuelle, la position au regard de la mère et du père ? Les temps d'aujourd'hui nous le disent, la femme ne se veut plus la symétrique de l'homme qui serait son modèle (et à laquelle, il manquerait bien sûr quelque chose). Les formes de vie dans la société d'aujourd'hui (recomposition familiale, famille mono-parentale, adoption par des couples gay ou lesbiens, etc) amènent à reconsidérer non seulement l'œdipe, mais aussi la place du père qui est pourtant l'instance symbolique la plus structurante (pour FREUD comme pour LACAN) de la vie psychique. L'effort demandé à la psychanalyse est alors considérable : ne pas être normative « la norme-mâle » c'est à dire ne pas imposer ses modèles pour le désir à la personne – ce qui serait une contradiction *in adjecto* – comme au champ social, revoir la question du fantasme chez la femme, revoir la question du père, actuel pivot mais de quoi ? de la famille bourgeoise ? « Les petits qui viennent en consultation amenés par leur seule mère ne connaissent que peu ou pas leur père ; tant et si bien que les secrétaires très habituées à ce fait ne notent plus dans les dossiers le nom du père ! » nous dit l'auteur.

La discussion qu'évoque J-J.T. de Walter BENJAMIN et de Gershom SCHOLEM autour de Franz KAFKA et de la question du père et de Dieu prend alors toute son importance. Aussi bien chez KAFKA que chez FREUD, il y a une critique violente de la religion. Et de fait, Dieu a manifestement déserté le champ de la Shoah puis de notre occident capitaliste dont le cynisme n'est plus à démontrer<sup>18</sup>. Par quoi, dès lors, l'éthique, la distinction morale entre le bien et le mal sont-ils portés, car la « tradition », qui semble les porter encore, peut bien être désormais vide de sens. La réponse qu'apportent, chacun à leur façon, BENJAMIN comme SCHOLEM est dans la lettre qui perdure et qui trace dans ses linéaments l'absence à cette place de

---

18. Voir à *Visa pour l'image* à Perpignan, les photos de l'expulsion écœurante des familles madrilènes surendettées et la destruction de leur maison, malgré leurs cris de désespoir, leur handicap ou leur âge...

Dieu le Père. Si BENJAMIN avait comme réponse l'espoir du communisme, la psychanalyse a dans ce domaine encore pour quelque temps quelque chose à dire. Peut-être même est-elle une réponse possible à cette crise, mais elle ne peut prévoir – et encore moins légiférer –, comment autour de cette absence de Dieu et du Père, les formes personnelles de désir et de vie sociale vont s'organiser et se métamorphoser. Le Sujet était désirant sous la Loi du Père castrateur, et le désir était toujours nécessairement transgressif, l'Objet a été la nouvelle source qui cause le désir, mais, ajouterions-nous, on ne peut obéir pour autant sans frein au fantasme de désir, qu'en sera-t-il demain de ces formes sans père ? Violence, agitation dès le plus jeune âge, passage à l'acte passionnel, fanatisme religieux, addiction dans la « défonce », défense projective inversant le Sujet et l'Autre dans le discours, irrespect des maîtres, déni de l'héritage symbolique sont déjà présents. Quelles limites alors ?

Nous rejoignons totalement l'auteur lorsqu'en conclusion de son modeste mais dense ouvrage, il en « appelle urgemment aux philosophes pour débattre avec la psychanalyse » et non polémiquer. Il en appelle également à la psychiatrie comme parente de la psychanalyse dont elle ne devrait pas s'éloigner risquant ainsi de laisser à la pharmacologie l'ambition d'une nosographie scientifique et de soins sans âme. Nous ne disons pas, avec H. EY, des choses différentes. L'auteur aura-t-il plus de succès que nous ? La psychanalyse ne vivra que si elle quitte « le caractère moraliste et attristé du psychanalyste d'aujourd'hui » dit l'auteur. Ajoutons qu'elle propose de connaître un peu de l'humour de l'*Ics* et un peu de sa poésie, ce qui est déjà « un horizon possible dans le gris de notre époque ».

Patrice BELZEAUX  
Août 2015